



TOURNE, LHASA, TOURNE

C'est au lendemain d'un concert à Paris que nous avons rencontré Lhasa de Sela. Entretien.

■ LUDOVIC PERRIN *

Six ans après *La Llorona*, Lhasa revenait à l'automne avec un nouvel album chanté en anglais, en espagnol et en français. En 12 titres, *The Living Road* décline, sous les arrangements de Jean Massicotte et de François Lalonde, toutes ces musiques de places de villages, ces fados, ces chansons de cabaret qu'on finit par appeler du blues. À nouveau installée à Montréal après avoir vécu à Marseille, la jeune chanteuse entamait, il y a quelques semaines au Canada, la tournée de son deuxième disque qui allait ensuite l'amener en Europe (Allemagne, Suisse, Belgique et France). C'est fin mars, au lendemain d'un concert à Paris, que nous avons rencontré Lhasa pour parler, entre autres, d'une de ses obsessions: la mort, donc la vie, cette route qui ne s'arrête jamais.

Pourquoi avoir attendu si longtemps avant de publier votre deuxième album, *The Living Road*? J'avais besoin de me remplir l'expérience, de me salir les mains. Jurant un an, j'ai vécu avec mes trois sœurs dans le cirque où elles ravallent. Nous avons planté le chapiteau pas loin de Paris, et j'ai habité dans une caravane. Puis, avant de retourner à Montréal, je ne suis installée à Marseille. J'ai vécu beaucoup de choses, j'ai dû me retrouver face à moi-même, à mes peurs, à mon immaturité! Mais je ne pouvais pas me contenter de mon rôle de chanteuse, cette espèce rare qui vit dans une tour d'ivoire. Quand je dis «tour d'ivoire», je pense à la carte de tarot, *La Maison Dieu*, qui représente la structure que l'on construit pour se protéger et se protéger, et qui finit par nous emprisonner.

The Living Road paraît plus sombre, plus introverti que le précédent album, *La Llorona*. Ces chansons sont nées d'un affrontement, avec la volonté de m'en sortir plus entière. Je voulais suivre mon cœur, partir à l'intérieur de moi comme dans une quête romantique. Alors, oui, c'est sombre, mais plein de détermination aussi. Travailler avec François Lalonde et Jean Massicotte pendant un an, construire ces chansons, les faire vivre avec mes musiciens, fut une expérience fabuleuse.

Vous dites que votre père, philosophe, tourne autour de la même idée pendant des années. Et vous, comment écrivez-vous? Je n'écris jamais à partir d'une idée, mais toujours d'une émotion. Quand la chanson sent trop «l'idée», je déchire et je recommence. L'étincelle est lente à venir chez moi, mais, quand ça vient, j'écris d'un coup pour éviter que la réflexion prenne le pas sur l'émotion. Et une fois que la chanson est là, je prends le temps de corriger.

La mort est un thème récurrent dans *The Living Road*. J'en parle parce que c'est mon trésor le plus précieux. Ne croyez pas que j'ai hâte de mourir! Mais c'est une certitude. Certains rêvent toute leur vie de croiser une vedette de cinéma. Moi, je trouve incroyable d'aller à la rencontre de cette chose si vaste, si mystérieuse. Quand j'étais petite, mon père me disait: «Vis ta vie comme si tu parlais.» Il voulait dire: «Profite de chaque chose comme si tu regardais autour de toi pour la dernière fois.» Les départs étaient si fréquents chez nous que je comprenais! Saisir, sentir, respirer la beauté de la vie donne forcément une cons-

cience de la mort. C'est de ça que parlait la chanson «Florico», que j'ai écrite avec mon père sur mon premier disque. C'est aussi de ça que parle mon nouvel album, de façon peut-être plus personnelle.

«Entre toi et le diable, j'ai choisi le plus confortable.» Qu'est-ce qui vous a inspiré cette phrase? Quand je l'ai écrite, je voulais surtout me libérer de la gentillesse et de la culpabilité. Quitte à avouer des crimes que je n'avais pas commis. Ne plus être dans cette revendication: je suis quelqu'un de bien, moi! J'ai appris très jeune que l'on n'est victime du chantage que si on a quelque chose à cacher. Se confesser même de choses qu'on n'a pas faites rend drôlement libre! C'est le rôle de cette chanson.

Vous parlez aussi de votre arrière-grand-père. Oui, il était né dans une famille de 12 enfants au Liban. Comme il pensait être une charge pour sa mère qui élevait tout ce petit monde, il a embarqué à 11 ans dans les soutes d'un bateau pour Marseille. Là-bas, il gagnait sa vie en portant les bagages. Je ne sais pas tout, mais il a gagné ensuite l'Afrique du Nord, puis New York où il s'est marié avec une Écossaise. C'était un inventeur, un artiste, un fabricant de bijoux. Il faisait toutes sortes de choses. Il a même inventé une voiture qui a été commercialisée. Mais il n'a jamais fait fortune.

Vous-même avez beaucoup déménagé depuis votre naissance dans les montagnes de Catskill (New York). Qu'est-ce qui vous fait bouger? Je dois tenir ça de mes ancêtres. Il y a de tout dans notre famille, un Juif russe, une Polonaise française, une Panaméenne, une Anglaise, un Espagnol. Mais je ne déménage pas pour déménager. Au contraire, ça peut être pénible, fatigant. Je le fais

pour l'amitié, la famille, la musique, ou pour suivre un amoureux.

Et là, si vous tombez amoureuse à Paris, vous vous y installerez? Pourquoi pas? Si mon amoureux n'a pas envie de déménager, lui!

Quel est votre sentiment aujourd'hui? J'essaie de connaître ma propre vérité au lieu de vouloir plaire à tout le monde. Il ne faut pas être bon simplement pour l'apparence. Ça, c'est le pire! Je ne crois pas non plus qu'il soit toujours bon d'avoir tout ce qu'on veut. La vie n'est pas un film d'Hollywood. Ce sont les obstacles qui font de nous des êtres humains. On est faits de résistance et de douleur. Évoluer est un processus aussi difficile que la mue pour un serpent. ■

*Ludovic Perrin est journaliste culturel à Paris. Il collabore fréquemment au quotidien Libération.

Lhasa de Sela, au Spectrum
Ven. 30 avril et sam. 1^{er} mai
20h. 32,50\$. Info : 908-9090

LE SHOW, LA CRITIQUE

Lhasa arrive sur scène vêtue d'une petite robe noire. Comme chez Piaf, ce n'est pas simplement un vêtement, mais aussi un accessoire qui sert à mettre en valeur les gestes de ses mains. Il y en a généralement un par chanson, jamais gratuit, qui dit sans brusquerie la joie ou la douleur.

Dans une ambiance berlinoise évoquant les cabarets de l'entre-deux-guerres de Bertolt Brecht, la chanteuse se tire délicatement les cheveux en arrière au lieu de se les arracher quand elle reprend une chanson traditionnelle que lui ont apprises des femmes en Tchétchénie.

Comme sa robe, les lumières sont économes. Du blanc, du rouge, du vert ou du bleu éclairent une scène baignée de fumée comme un brouillard sur la jetée du port avant l'aube. Autour de la chanteuse, pieds solidement au sol dans de petites chaussures à talons, cinq musiciens forment une sorte de clan tzigane. Violoncelle, guitares (sèche, lap steel), basse, contrebasse, piano, melodica, glockenspiel, percus-

sions et batterie rappellent parfois une chanson de Tom Waits ou de Björk, quand un *sample* sur le bruit du port de Marseille se déclenche.

Avec de drôles de sourires inquiets, Lhasa introduit les chansons de son programme. Il y a là bien sûr les mélodies de son premier album couronné de succès et les chants plus sombres de son nouveau disque, *The Living Road*. De sa voix grave et râpeuse comme une langue de chat, Lhasa chante ces danses macabres, ces veillées funèbres et ces magnifiques suppliques amoureuses. Ce sont les paroles qu'on boit du cœur aimé, mais aussi le manque, le sacrifice et la culpabilité.

Dans une de ses dernières chansons les plus noires, Lhasa entraîne le public à la rejoindre joyeusement sur le refrain: «Je n'ai pas peur de dire que j'ai triché / J'ai mis le plus pur de mes pensées sur le marché.» Ce sont des choses qui font que les spectacles de Lhasa restent longtemps en nous. Et elle, comment se sent-elle après? «Euphorique. Après le concert, il y a une sorte de silence en moi, comme «*Que sera sera*».» (LP)